

— Co n'est pas de refus, dit le brigadier.

— Hé, fillette, reprit le vieux Loup, descends donc à la cave et tire-nous du meilleur.

— Allez-y donc vous, père, répliqua la Fouine, vous savez mieux que moi où est la bonne cuvée.

— Comme tu voudras, dit le vieux.

Le brigadier et les deux gendarmes paraissaient en belle humeur. Jean Blanc pleurnichait.

— Oui, mes bons messieurs, dit la Fouine, je sais pourquoi vous venez, et je vais vous le dire en deux mots : on a assassiné le pauvre M. Jalouzet, c'est un grand malheur pour lui : mais c'est sièrement heureux pour nous, vu les calomnies qu'on débite sur notre compte, que nous ayons passé la nuit à Laneuville. Sans ça on nous mettrait la chose sur le dos.

— Oh ! ma belle, dit le paterno brigadier, on ne vous accuse pas, soyez tranquille.

— Je le sais bien, reprit la Fouine, mais on n'est pas sans savoir ce qui se dit.

— Voyez-vous ça !

— Et on accuse ce malheureux Jean Lapin, un pauvre diable de braconnier, à qui l'on a déjà mis sur la conscience l'histoire du courrier. C'est possible qu'il soit coupable, comme il est possible qu'il ne le soit pas. Mais on dit tant de mal de nous dans le pays, parce que les hommes ne sont pas d'ici et que je sais, moi, une pauvre fille de l'hospice, qu'on a prétendu que Jean Lapin me courtisait, comme si vraiment je n'avais pas mon homme.

Et pour donner plus de pieds à sa défense, la Fouine embrassa son mari. Puis elle poursuivit :

— Alors, la chose est toute simple, Jean Lapin est poursuivi. Tout le monde dit : « C'est les Leloups qui le cachent, » et on s'est fait une perquisition à la Fringale. C'est y vrai, ça, mes braves messieurs ?

— C'est vrai, dit le brigadier.

— Eh bien, dit la Fouine, faut pas vous gêner ; la maison est à vous depuis la cave jusqu'au grenier.

Et elle se mit à rire.

Le vieux remonta avec un broc de vin.

— Faut-il être malheureux tout de même, grognait la Fouine, d'être suspects comme ça dans un pays sans avoir jamais fait de mal à personne ; nous travaillons du premier de l'an à la Saint-Sylvestre, nous avons bien du mal à joindre les deux bouts et on dit que nous sommes des voleurs, des gens de sac et de corde, que sais-je ?

Le petit Jean Blanc, qui continuait à pleurnicher, dit :

— C'est rapport au toucheur de bœufs.

— O seigneur Dieu ! exclama la Fouine, je sais bien que c'est rapport à lui, le pauvre homme, mais que nous mourions tous à l'instant s'il n'est pas parti dès le petit jour, et avec son argent, même qu'il nous a donné quarante sous pour son lit et son souper !

Tout en parlant, elle remplissait les verres, et le brigadier barrait en disant d'un air paterno :

— Il faut bien que vous soyez innocents, puisque la justice vous a laissés tranquilles ; aussi n'est-ce point pour cela que nous sommes venus.

— Allez ! allez ! dit le vieux, vous pouvez chercher, vous ne trouverez pas plus le Lapin qu'on a trouvé le toucheur de bœufs.

— Il ne faut pas nous en vouloir, reprit le brigadier, mais il est nécessaire que nous fassions notre devoir.

— Allez ! allez ! dit à son tour la Fouine, faites ce que vous voudrez.

— Mon camarade et moi, continua le brigadier, nous allons visiter la maison.

— Comme vous voudrez.

— Et notre autre camarade restera ici ; il faut que personne ne sorte.

Nicolas restait près de la porte et ne quittait pas la Fouine des yeux.

Le brigadier semblait donner des ordres, mais il ne faisait en somme qu'exécuter le plan conçu par Nicolas.

Les trois hommes demeurèrent dans la cuisine de la ferme, sous la garde de Nicolas, qui avait posé une de ses mains sur l'épaule de Jean Blanc.

Le brigadier et le gendarme Martin se firent éclairer par la Fouine. Ils montèrent à l'étage supérieur et parcoururent le grenier à foin et le grenier à blé. C'était une pauvre ferme que la Fringale, et elle n'avait qu'un seul corps de logis.

Les deux gendarmes fouillèrent les lits, les botte de paille et jusqu'à un maigre tas de blé.

La Fouine riait sous cape de les voir mettre tant de conscience à leur besogne.

— Rien ! dit le brigadier en redescendant, je crois que nous ferons bien de nous en aller.

— Comme vous voudrez, dit Nicolas.

Puis, paraissant se raviser :

— Il y a encore la cave, dit-il. Allons donc y faire un tour.

La Fouine ouvrit complaisamment la trappe et s'arma d'une lanterne.

— Venz, brigadier, dit Nicolas. Le camarade restera ici, et quant à toi, petit drôle, viens avec nous.

— Pourquoi faire ? geignit le petit pâtre.

— Parce que tu es mon prisonnier et que je ne veux pas te perdre de vue.

La Fouine marchait devant. Les deux gendarmes la suivirent par l'échelle de meunier qui servait d'escalier, et la visite recommença.

Les futailles étaient vides pour la plupart.

— Rien encore ! dit le brigadier.

— Bah ! dit alors Nicolas ! il y a la cuve.

— Nous sommes vendus ! s'écria la Fouine.

Et elle jeta sa lanterne qui s'éteignit.

XXIV

LA BATAILLE

La minute qui suivit l'action bizarre de la Fouine est indescriptible. Le brigadier et Nicolas se trouvèrent plongés dans les ténèbres, ainsi que le petit pâtre, que Nicolas avait fait descendre que pour qu'il indiquât le lieu de la cuve.

La Fouine avait crié : « Nous sommes vendus ! » Puis, après avoir jeté sa lanterne, elle s'était élancée vers l'échelle, et, lesté comme un chat, elle était remontée dans la cuisine de la ferme, poussant la trappe, qui se referma sur les deux gendarmes.

Au cri de la Fouine, le gendarme Martin, qui était resté en haut, s'était levé stupéfait. Il n'avait pas entendu, lui, ce que disait la Fouine, mais le vieux et ses fils toujours sur le qui-vive, avaient parfaitement compris. En dix secondes, et avant qu'il eût eu le temps de tirer son sabre, le gendarme fut assailli et renversé par ces trois hommes, qui le terrassèrent, et le mirent hors d'état de se défendre.

La Fouine remontait.